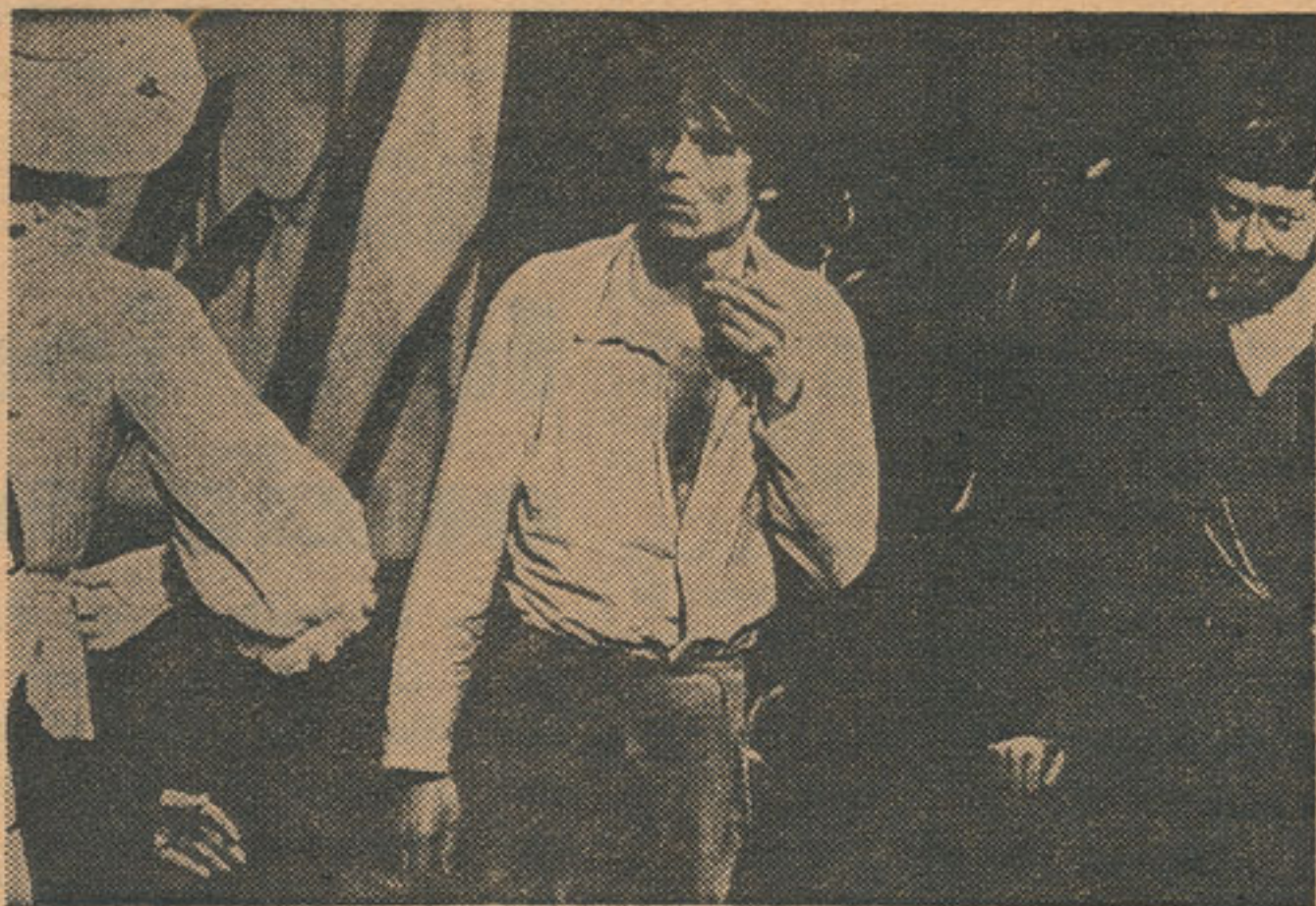


Terzieff brûlait les planches et la Comédie-Canadienne est venue près de passer au feu!

Le 21 avril, Terzieff brûlait littéralement les planches de la Comédie-Canadienne puisque la comédienne Madeleine Marion déclencha un vrai feu lorsque des morceaux enflammés de sa torche-flambeau manquèrent de brûler sa robe et inondèrent la scène. Michel de Ré éteignit les flammèches de quelques coups de talons very british.

Ce soir-là, Terzieff montrait au public montréalais (une seule représentation) sa mise en scène et son interprétation de "l'Echange" de Claudel. Ce spectacle est produit par Mel Howard et par les Productions d'aujourd'hui. Il y a une tournée dans le Québec, et une autre aux Etats-Unis. Terzieff aurait depuis longtemps pu avoir une carrière à la Belmondo, mais ses ambitions l'ont mené plus loin. Il a fait connaî-



Un loup sauvage à gueule de gitan : LAURENT TERZIEFF dans "l'Echange".

tre de jeunes auteurs américains (tel Murray Shisgal) aux Français.

Le spectacle ne m'a pas plu énormément, traumatisé que je suis aux techniques nouvelles (spectacles totaux, "l'Osstidcho", "Hair", "Who's Afraid of Virginia Woolf", "Un goût de miel", etc.). Claudel est un grand auteur mais le monter à notre époque au Québec, c'est aberrant. Etant mal placé pour critiquer Claudel, je dirai quand même que seul Terzieff (Louis Lainé) m'a touché parmi les acteurs, à part la belle Madeleine Marion (Lechy Elbernon) à la "whisky-voice". De Ré (Thomas Pollock Mageoire) n'a pas pu nous démontrer ses grands dons de très bon comédien dans un texte aussi limité et réactionnaire que celui de



MADELEINE MARION

Paul Claudel. Pascale de Boysson semble trop être là pour donner de simples répliques au grand loup sauvage Terzieff.

Ils ont eu de graves ennuis. Pour en citer un, les décors se sont égarés à New York à la suite d'une erreur d'Air France. Le décorateur Germain a dû en faire d'autres à la dernière minute.

Après le spectacle, je suis allé rencontrer Terzieff à qui j'avais déjà parlé à Paris plusieurs fois, alors qu'il avait monté "le Tigre" et "les Dactylos" et qu'il était obligé de

refuser les chandails tricotés-main que ses fans parisiennes voulaient lui offrir.

— Soit que j'accepte tout, soit que je les refuse tous, disait-il. C'est plus honnête de les refuser.

Et en se regardant dans le miroir de sa loge, il avait dit en blaguant à son copain Daniel Emilfork (cet acteur qui a une gueule pointue comme un tranchant de glaive) :

— Ma gueule me suffit, j'ai une belle gueule d'acteur, non ?

Je l'ai revu dans sa loge de la Comédie-Canadienne semblable à lui-même, à part qu'il semble maintenant plus épanoui, plus souriant, moins incertain.

— Salut, dit-il, excuse-moi, pas possible de parler longtemps ni de prendre un verre, je suis crevé, je dois dormir tôt pour pouvoir me lever tôt. Demain on joue à Rimouski.

— Pourquoi as-tu décidé de monter du Claudel ?

— Oui, je sais, Claudel... Bon, mais je ne pouvais tout de même pas monter une pièce américaine à Montréal, non ? Ça aurait eu l'air de quoi ? On a une subvention du gouvernement français, donc il fallait monter une grande pièce française. Et puis, tu sais, j'ai deux côtés. Et un de mes côtés adore des trucs comme "l'Echange" de Claudel.

Quand on a eu le prix Gérard Philipe, le Prix de la jeune critique et qu'on a une carrière comme la sienne, on sait ce qu'on dit. Car Terzieff ne se contente pas de découvrir l'Amérique. Dans ses bagages, quand il partira de Dorval, il y aura des textes d'auteurs québécois. Il en cherche activement. C'est son autre côté.

Emmanuel COCKE